

Arthur Reynaud

FAUT QU'ON VOLE, PÈLERIN !

BOOKELIS

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8317-8

© Arthur Reynaud, nouvelle édition 2023

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

*L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.*

Michel Maurice Arthur REYNAUD (qui signe Arthur REY-NAUD pour se faire plaisir en pensant à d'autres Arthur — alors qu'on ne compte plus les Michel de sa génération) est né en 1955, à Villeneuve, dans les Basses-Alpes (aujourd'hui Alpes-de-Haute-Provence).

Après des études de lettres classiques, il s'est efforcé d'être un professeur passable de français et de latin en Lozère, dans l'Hérault et dans les Vosges.

Il est membre de la Fédération française de la montagne et de l'escalade et du Club alpin français ; il grimpe lui-même, mais ses ambitions en la matière sont analogues à son niveau : limitées.

Peu doué pour les arts, il se console en pratiquant guitare d'accompagnement, accordéon (diatonique) et ski.

Notes explicatives

1. p. 13 : Barbara
2. p. 13 : *Faust, Air des bijoux*, Charles Gounod
3. p. 62 : Police Technique et Scientifique
4. p. 147 : en 1998
5. p. 222 : Hervé Fouchet, *Toponeige Ubaye*, Volopress
6. p. 222 : Centre Universitaire d'Enseignement du Journalisme, Strasbourg
7. p. 292 : Sous-Direction de Lutte contre la Cybercriminalité
8. p. 302 : Les Rita Mitsouko

Vocabulaire de l'escalade

- *voler* : tomber (cf. l'emploi de ce verbe dans le titre)
- *Sec !* : demande de tension de la corde du(de la) grimpeur(-euse) à son assureur(-euse)
- *assurer* : action de la part du partenaire de distribuer la corde au(à la) grimpeur(-euse) au fur et à mesure de son ascension et éventuellement de bloquer la corde
- *relais* : en haut de la voie, système d'ancrages généralement métalliques fixés au rocher, dans lequel passe la corde et sur lequel le(la) grimpeur(-euse) se « vache » (= s'attache)
- *dégaine* : paire de mousquetons reliés par une sangle, l'un étant fixé par le grimpeur à un point d'ancrage du rocher tandis que l'autre accueille sa corde
- *baudrier* : harnais porté par le(la) grimpeur(-euse) auquel il(elle) noue sa corde
- *voie* : parcours d'escalade le long du rocher ou sur une structure artificielle
- *moulinette* (abrégé en « moul' ») : assurage du(de la) grimpeur(-euse) par une corde qui vient du haut passant dans le relais
- *en tête* : assurage du(de la) grimpeur(-euse) par une corde venant du bas et qu'il(elle) « clippe » au moyen de dégaines sur les points fixés à la paroi
- *dalle* : rocher d'escalade lisse
- *réglette* : saillie horizontale du rocher sur lequel le(la) grimpeur(-euse) s'accroche de ses doigts, de la pointe ou du bord ou « carre » de ses chaussons
- *gratton* : petite saillie du rocher de l'ordre du cm² jouant le même rôle que la réglette

À Silvère et Tiphaine

PROLOGUE

- *Tu vas partir ?*
- *Oui, c'est pas moi qui décide. Tout s'est enchaîné.*
- *Dis, quand reviendras-tu ?¹*
- *C'est drôle ce que tu viens de dire. Ça me fait penser à une chanson.*
- *C'est pas un hasard. Réponds-moi, réponds, réponds vite !²*
- *Très drôle : tu es en baisse, ma chère. Mais je serai là pour les vacances.*
- *On continuera à se voir et à se parler, en attendant, comme on le fait en ce moment. Et avec John aussi.*
- *Ce sera pas pareil...*

Chapitre 1

— Sec !

La corde se tend sous Armoise. Elle défait ses longes, enlève les mousquetons du relais et les passe dans les porte-matériel de son baudrier.

« OK !

Elle se laisse descendre le long de la paroi, reprenant contact du bout des pieds avec la roche par petites poussées successives. Elle atterrit à côté d'Hélène.

« Merci.

— Eh bien, ça n'a pas traîné ! Tu as retrouvé tous tes moyens !

— Tu es trop gentille !

— Tu n'as pas eu mal ?

— Non, non, ça allait...

— Tu es sûre ?... Alors tant mieux !... Ce ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

Hélène ôte la corde de son système d'assurage.

— À moi, maintenant !

Elle renfile le talon de ses chaussons et s'apprête déjà à s'encorder.

— Tu veux la faire *en tête* ou *en moul'* ? demande Armoise ?
Je tire la corde ?

Sans prendre la peine de répondre, Hélène lui ôte des mains un des brins de nylon qui s'emmêlent à leurs pieds, et tire vigoureusement.

— Corde !

Elle lui adresse un clin d'oeil pour lui montrer qu'elle ne lui en veut pas de sa question.

« J'adore la dalle ! Et celle-ci en particulier !

Sans se presser, Hélène entame l'ascension. Elle pose la carre de ses chaussons sur les minuscules réglettes en saillie ; de la pointe, elle trouve des trous invisibles et appuie sur d'improbables grattons. Malgré une taille plus petite que celle de son amie, elle progresse avec un minimum d'hésitation sur le granite qu'elle semble avoir comme cartographié. Sa concentration se relâche dans les passages plus faciles, et l'attitude de sa partenaire lui revient à l'esprit. Depuis qu'elles se sont retrouvées, Armoise ne semble pas dans son état habituel. C'est vrai qu'elle n'a plus pratiqué depuis longtemps, ça devait l'angoisser de reprendre et elle n'a pas vraiment bien grimpé ; elle s'en est bien aperçue toute seule et c'est ça qui doit la rendre nerveuse.

Hélène, elle, se sent si légère, dans son élément.

Elle est maintenant redescendue. Un voile de sueur marque son front, mais elle rayonne. En entendant sa cadette lui dire « Merci pour la leçon ! », elle sourit un peu gênée...

Elles effectuent encore quelques ascensions, Hélène tout aussi à l'aise, Armoise maintenant un peu plus détendue.

À la base des voies d'escalade, orientées plein ouest, tout un réseau de racines, dégagées de la terre et des cailloux par des générations de grimpeurs, semble prendre un malin plaisir à accrocher leur corde ; les arbres, en revanche, victimes de la fréquentation du site, font défaut depuis longtemps. Seul un tronc décharné haut de quelques dizaines de centimètres auquel elles ont suspendu leur sac témoigne de la forêt disparue. Le soleil,

qui a poursuivi sa marche dans un ciel sans nuage, n'est plus maintenant masqué par la falaise. Plus rien ne les protège de sa morsure alors que le granite sombre s'échauffe graduellement.

Il est temps de s'en aller. Le matériel d'escalade est rangé à la diable dans les sacs. Elles prennent le chemin du parking.

— La prochaine fois, on essaiera de co-voiturer ?

— Oui, c'est mieux, mais il faut que je marche pour consolider la cicatrisation. Je vais te laisser repartir ; comme je t'ai dit, je vais faire un petit tour dans la forêt.

— Sois prudente. Tu as été opérée il y a tout juste deux mois. Je t'appellerai ce soir.

— Bisou !

Hélène jette des coups d'oeil au rétroviseur. Sur le chemin forestier qui démarre du parking où elles s'étaient donné rendez-vous, la silhouette de sa jeune amie est en train de rapetisser ; un virage, et son bob jaune a disparu. Elle s'inquiète. Une pensée éclate dans sa tête : si c'était leur dernière rencontre ? Mais les occasions de drames possibles sont incalculables. Aussi nombreuses que les heures. Combien de fois ce fantasme a pointé dans sa tête ? Dans chaque situation similaire. Et puis, bien sûr, rien n'est arrivé. Et chaque fois elle y pense, et elle se dit que chaque fois elle y a pensé et que chaque fois il n'est rien arrivé. Et elle a oublié. Mais, sans que le souvenir en soit précis, elle n'oublie pas qu'elle y a pensé... Elle joue à se faire peur et elle sait qu'elle joue...

Hélène allume la radio.

Chapitre 2

Le bruit de la voiture s'est éloigné. Armoise ne s'est pas retournée. Elle s'est fixé un but : à chaque balade, aller un peu plus loin, et retrouver progressivement toutes ses capacités. Et puis oublier ce matin.

La forêt retentit de pépiements. Armoise exulte : *Je suis seule avec les oiseaux ; je suis forte ; je suis guérie ; je suis... libre ! Je... suis conne.*

Le chemin est large, relativement plat, si l'on excepte les ornières épongées par la sécheresse. Elle aurait pu se dispenser de prendre ses chaussures de marche en montagne. Elle a repéré l'itinéraire grâce à l'application GPS rando de son smartphone : une boucle qui va la faire passer par les anciennes carrières creusées au-dessus des sites de grimpe. Une pente plus longue et plus douce la ramènera à son point de départ. Comme ça, si elle est fatiguée, le plus dur aura été fait.

À partir d'un carrefour, effectivement elle s'engage dans une montée plus raide. Elle force chaque pas. Les petits cailloux roulent sous ses semelles, rendant sa progression un peu plus cahotante. Tout compte fait elle ne regrette pas son choix de chaussures : dans sa situation il vaudrait mieux qu'elle ne se torde pas une cheville.

Des voix. Elle se persuade de garder son calme ; qu'il n'y a pas d'inquiétude à avoir puisqu'elle a reconnu dans le lot un

timbre enfantin. Voici qu'arrivent à sa rencontre quatre personnes : un couple d'âge mûr, un jeune homme et une petite fille qui se pend par les bras entre deux adultes.

— Regarde ce que je sais faire !

Armoise a envie d'être aimable.

— Une vraie clownesse !

Elle continue. Son ventre ne la fait pas davantage souffrir. À l'entrée d'une carrière, un abri pique-nique a été construit. Les bancs sont un assemblage de barres de granite poli, le même que celui des pierres tombales. Pas envie de s'asseoir ; pas le temps ; pas fatiguée ; aspect trop froid, pas engageant. Envie de pisser. Au moment où elle se relève en reboutonnant son pantalon, un petit chien surgit. Il est noir, tire sur l'élastique d'un enrouleur et furète de tous côtés sans s'intéresser à elle. À l'autre bout de la laisse, une femme tient la poignée. Elle a une quarantaine d'années, taille moyenne, des lunettes de soleil. Banale. Et inoffensive, puisque c'est une femme.

— Bonjour !

— Bonjour.

Pas très causante. Elle non plus, d'ailleurs. Ils passent. Elle se retourne pour les voir disparaître dans un coude du chemin.

Côté vallée, la vue est dégagée. On se trouve au-dessus d'une falaise. Saint-Pancrace, Blagiers, la Rissolette ; à droite Autremont ; au fond le Ballon d'Altfeld. L'air est limpide, une lumière chaude baigne la fin d'après-midi. Elle baisse les yeux ; à ses pieds, l'impression brusque de vide la fait se reculer d'une impulsion réflexe. Elle a eu le temps d'apercevoir quelque chose de coloré en bas. À nouveau elle s'approche du rebord, avec

précaution. Une tache bleu clair dans l'éboulis. À quelques dizaines de centimètres luit la chaîne d'un relais d'escalade.

Un peu plus loin, elle aperçoit un homme en tenue de camouflage en train d'observer le ciel du haut d'un petit tertre rocheux au moyen de grosses jumelles. Il ne semble pas l'avoir vue, elle passe rapidement.

*

Elle a rejoint sa voiture. Un peu lasse mais pas souffrante ; satisfaite de son état de santé. Pendant qu'elle change de chaussures, une autre association humain-animal débouche du chemin qu'elle a emprunté tout à l'heure. Cette fois le chien, noir aussi, mais plus élancé, n'est pas attaché. Son maître, grand, un peu bedonnant, la trentaine, une casquette de baseball à l'envers sur sa nuque, une veste déboutonnée au-dessus d'un bas de jogging, laisse pendre une main le long de son corps. Elle ne parvient pas immédiatement à identifier ce que tient cette main. Il s'approche.

— Bonjour, belle journée, hein ?!

Il sort de sa poche son autre main qui est refermée sur un petit couteau pliable qu'il tend dans sa direction. Armoise sursaute.

« Oh ! Excusez-moi, je vous ai effrayée ! dit-il en rangeant le couteau dans une poche de son pantalon, je voulais vous serrer la main. Vous vous y connaissez en champignons ?

— Bonjour, répond Armoise sans saisir la main... Oui, un peu.

— C'est des girolles, non ?

— Ça m'étonnerait. On dirait les champignons jaunes qui poussent sur les souches. Les girolles sont orange et elles n'ont pas la même forme. Et puis, c'est pas la saison. Ceux-là, je ne les ramasse pas.

— Ah, bon. Je croyais.

— Ils sont peut-être comestibles. À votre place, je prendrais l'avis de quelqu'un d'autre.

— Je vais les ramener à ma copine. Merci. Au revoir.

Elle lance son moteur et démarre. Elle dépasse le cueilleur novice. Son chien ne se range pas au passage de la voiture, mais continue à courir devant, par instinct ou par jeu. Il a oublié son maître qui l'appelle vainement. Armoise ralentit, partagée entre la crainte de voir l'animal passer sous ses roues et l'envie de se donner une diversion en jouant elle aussi. Au bout d'un demi-kilomètre de ce manège, elle commence à se lasser. Ils parviennent à un carrefour ; elle en profite, l'espace s'élargissant, pour déborder l'animal et reléguer son image dans le passé. Bizarre, le fond de son sentiment. Pendant un temps, elle s'est bien amusée, elle a oublié ses soucis, mais au début elle avait été contrariée. Parce que c'était un homme ? Parce qu'il aurait dû attacher son chien, même s'il le savait inoffensif ? Rien ne peut laisser deviner à la promeneuse lambda — elle-même en l'occurrence — qu'ils pouvaient rencontrer et qui a peut-être la phobie des chiens, qu'il est « gentil » ; le maître aurait dû anticiper l'éventualité de sa peur. Mais elle se revoit avec les chiens de la

famille, dans son enfance. Avant, on promenait son chien en forêt sans laisse — on était donc des égoïstes, des irresponsables ? Soupape de liberté nécessaire ou respect absolu des principes ? Elle est incapable de trancher, mécontente d'elle-même.

Un choc brusque sous la carrosserie la tire de ses pensées. Un voyant rouge clignote. Son moteur cale.

Chapitre 3

Hélène s'est garée sur le parking de la Baume. Des grimpeurs évoluent sur la falaise.

C'est une vraie fournaise, un chaudron où le soleil semble s'en donner à cœur joie depuis le matin pour décocher toutes ses flèches ; comme parade, la nudité des torsos et l'écran des débardeurs semblent bien dérisoires. Des cordes pendent aux relais. Bleu profond du ciel, tranche verte des arbres, sang des strates de grès, Hélène se livre un moment à un abandon contemplatif. Et tout ça, presque au centre-ville !

Elle prend dans son coffre le matériel dont elle s'est servie avec Armoise et va le ranger dans le local du club.

Elle a reconnu le groupe compétition : des garçons et des filles, sous la houlette de leur entraîneur, un quadragénaire aux tempes argentées à la haute stature, encore très blond. Elle s'approche.

— Salut, Nanar !

Il esquisse le geste de lui tendre la main, mais, la voyant continuer de s'avancer, il se ravise et l'embrasse sur la joue.

— Salut, tu vas bien ?

— J'arrive de Saint-Pancrace.

— Au Mur-Bas ou au Mur-Haut ?

— Au Mur-Bas ; à celui du haut on n'a encore pas le droit.

— Ah, oui, ... les rapaces.

— J'étais avec Armoise.

— Elle a bien récupéré ?

— Ça commence... Elle manque encore de confiance en elle, mais on sent qu'elle progresse. Elle n'est pas passée au local ? En revenant, j'ai fait un crochet par le *Balise* pour faire des courses. Elle est peut-être revenue avant moi...

— Pas vu...

— D'accord. Dis-donc, ils grimpent bien, tes jeunes !

— Merci. Ça râle un peu ; c'est de leur âge, surtout les garçons... ils en veulent... mais... il faut qu'ils bossent dur... la concurrence dans les championnats, tu comprends ?... Les féminines sont moins nombreuses... alors elles font plus de podiums. Il y a Vanessa... et Clotilde. Clotilde, surtout ; elle a fait première, hier, à Bourges. Là, elle est pas là, elle n'est pas venue, elle doit décompresser.

À cet instant, une petite brunette aux yeux en amande qui vient de terminer sa voie s'approche, et, tout en finissant de se décrocher :

— Dis, Jean-Bernard, j'arrive pas bien à faire la lolotte dans *Bagatelle*. Mon pied ripe et je suis à la limite du décrochage.

— C'est pourtant pas difficile... Attends un peu... Je vais m'occuper de toi.

— Bon, Hélène, on se revoit à l'AG ?

— Oui, à après-demain.

Il lui donne un baiser machinal, et il se dirige vers la brunette — Vanessa ? se demande Hélène — qui l'attend au pied de la falaise. Son bras va d'un geste naturel enlacer le cou de la jeune grimpeuse. Si, comme cette fille, elle avait la moitié de son âge, tout à l'heure il n'aurait pas hésité avant de l'embrasser. Ses rides aiment aussi — toujours plus, maintenant qu'on les dédaigne — les câlins...

*

Vous êtes bien sur la messagerie de... Armoise. Je ne suis pas disponible. Laissez-moi un message, je vous rappellerai.

À sa deuxième tentative, elle a parlé au répondeur : — C'est Hélène, j'attends de tes nouvelles après ta balade. J'espère que tout s'est bien passé. Bisous.

Au sortir de la douche, elle s'apprête à se rendre dans son jardin. Dans l'entrée, son sac de classe bourré de copies en souffrance l'interpelle au passage. En d'autres circonstances, profiter de la générosité du soleil sous l'ombre de son bouleau pleureur transforme presque en plaisir la corvée de correction des copies. Non, ça attendra. Pas le cœur à ça.

Elle descend les marches et s'assoit sur un des fauteuils en plastique. Son livre est resté sur la table. Elle l'ouvre au marque-page. Ça ne va pas : trop de lumière. Elle se dresse, va à sa voiture et en retire ses lunettes de soleil. Elle se rassoit. Pas bien, posture pénible. Comment peut-on lire assise à une table ? Elle saisit un autre fauteuil, le dispose devant le sien, en travers, et allonge ses jambes. Elle reprend sa lecture. Après une demi-page, ses yeux ne suivent déjà plus les lignes. Coup d'oeil à son téléphone posé sur la table. Armoise ne rappelle pas. Elle se fait encore des idées. Toujours la même angoisse. Absente des événements, elle a l'impression de les laisser virer au pire. Comme si, par sa seule présence elle pouvait les maîtriser ! ...

La pelouse est jonchée de branchettes cassées, témoins du dernier coup de vent. Elle se relève et les ramasse une à une

pour en faire un tas qu'elle brûlera plus tard, quand les grosses chaleurs seront passées. Vient le tour des touffes d'herbe qui outragent la netteté de ses allées et qu'elle arrache un peu trop hargneusement. Une vraie invasion. Ses massifs ont aussi besoin d'être arrosés...

*

Sur le buffet, son téléphone a d'abord vibré. Le bois a amplifié le bruit. Hélène s'en empare avant même que la sonnerie se déclenche. C'est un numéro inconnu qui s'affiche.

— Allo !

— Bonjour. Capitaine Joachim Gassend de la Police nationale. Vous êtes bien madame Hélène Kahn ?

— Oui, pourquoi ?

— On nous a signalé la disparition d'une jeune fille qui fait partie du même club d'escalade que vous...

— Oh, mon Dieu ! Comment s'appelle-t-elle ?

— Nous contactons les membres du club qui...

— Son nom !!!

— Vous paraissez bien inquiète. Vous savez quelque chose ?

— Dites-moi son nom !!!

— Clotilde Franoux. Ses parents travaillent en journée. En rentrant, ils n'ont pas vu leur fille, mais ses affaires d'escalade n'étaient pas là. Alors, nous appelons les autres membres du club dont ses parents ont le numéro. Je crois que vous êtes aussi sa professeur de français, n'est-ce pas ?— Oui, mais... non, je

ne sais rien. J'ai eu peur qu'il s'agisse de quelqu'un d'autre dont j'attends un appel. Dans l'après-midi, je suis passée à la Baume, ici à Othonay, où s'entraîne l'équipe compétition : ils ne l'avaient pas vue non plus.

— D'accord. Merci. Si vous apprenez quelque chose, tenez-nous au courant.

Hélène raccroche, vaguement soulagée. Une personne disparaît, mais ce n'est pas *la bonne*. Leurs deux vies devraient s'équivaloir, et pourtant... Voilà qu'elle va s'inquiéter maintenant pour Clotilde ; comme si ça ne suffisait pas ! Mais son téléphone vibre à nouveau. Cette fois, c'est le nom d'Armoise qu'elle lit sur l'écran.

— Enfin, c'est toi ! Je commençais à m'inquiéter...

— Mais, non. Je t'avais bien dit...

— On peut tout supposer... Que tu n'avais pas de réseau... Que ta batterie était déchargée... Ou... que tu avais eu un gros pépin.

— Tu ne crois pas si bien dire. Je te la fais courte. Une vraie galère. En fait, c'est ma voiture. En quittant le parking, sur la route forestière, je n'ai pas vu une grosse pierre sur le chemin. Quand j'ai roulé dessus, elle est allée perforer le carter. Du coup — c'est le cas de le dire — en quelques instants le moteur n'a plus eu d'huile et s'est grippé. J'ai essayé de téléphoner : effectivement, pas de réseau. Un ramasseur de champignons est arrivé, on est allés jusqu'à sa voiture, et il m'a emmenée au village ; là il y avait du réseau. Je téléphone à l'assistance ; dépanneuse ; garage ; taxi, etc. Bref, avec tout ça je n'ai pas eu le temps de t'appeler.

— Tu sais pourquoi j'ai paniqué ?

— Parce que tu es très émotive et à la limite parano ?...

— Si c'est l'image que tu as de moi, c'est, je suppose, que j'en suis un peu responsable... Non, c'est qu'avant ton appel, j'ai reçu un coup de téléphone d'un inspecteur de police qui me demandait si je pouvais aider à retrouver une fille du club dont les parents signalaient la disparition ; cet idiot, il ne m'a pas dit tout de suite comment elle s'appelait.

— Je comprends : tu as cru qu'il s'agissait de moi... Et c'est qui, la fille ?

— Mon élève, Clotilde Franoux.